

L'Historien et les langues. Avant-propos

Fabien Simon, Paule Petitier

▶ **To cite this version:**

Fabien Simon, Paule Petitier. L'Historien et les langues. Avant-propos. Écrire l'histoire - Histoire, Littérature, Esthétique, 2019, L'historien et les langues, 19, pp.11-16. 10.4000/elh.1685 . hal-03577519

HAL Id: hal-03577519
https://u-paris.hal.science/hal-03577519

Submitted on 16 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paule Petitier et Fabien Simon

Avant-propos

Les historiens de l'époque moderne, de Lorenzo Valla à Mabillon, voient dans l'analyse approfondie de la langue des sources un ressort fondamental de leur critique, notamment de la disqualification éventuelle des « faux ». Une forme d'archéologie linguistique permet de mettre au jour l'épaisseur historique de la langue.

Au-delà de cette (re)naissance philologique de l'histoire, ce dossier de la revue *Écrire l'histoire* vise à explorer la double dimension du rapport de l'historien aux langues, pensées comme outils (des historiens) et comme objets (d'histoire).

*
* *

Les interrogations sur la langue mobilisée par les historiens ont été, tout d'abord, au cœur de l'élaboration, progressive, contradictoire et débattue, de la science historique.

De la fin des années 1960 aux années 1980, le *linguistic turn* – ou « tournant rhétorique », comme le nomme Carlo Ginzburg – a conduit certains penseurs, au premier rang desquels Richard Rorty, Hayden White ou Keith M. Baker[1], à prôner une lecture du « monde comme texte », insistant sur la « construction discursive du social[2] ». Dans ses retranchements les plus extrêmes, « postmodernes » ou relativistes, cette historiographie a pu confiner à des positions « fictionnalistes », selon lesquelles l'histoire n'aurait pas eu de régime de vérité différent de la fiction et le fait, suivant la formule de Roland Barthes, n'aurait eu « qu'une existence linguistique[3] » (débat dont on trouvera ici l'écho dans la traduction par Philippe Forget d'un article de Jürgen Trabant).

Pourtant, *a posteriori*, dans un contexte historiographique maintenant plus apaisé, le postulat du *linguistic turn* – la réalité dont traite la connaissance historique est inséparable du langage qui l'exprime – a au moins eu le mérite de relancer la réflexion épistémologique sur l'histoire. La langue a notamment été remise au centre des questionnements des historiens, et ce, à travers une approche pluridisciplinaire, partagée avec les littéraires, les philosophes, les sociologues, ou les linguistes bien sûr.

*
* *

Du fait de sa longue appartenance à la sphère des lettres, l'histoire a partie liée avec l'art de l'expression verbale, que ce soit par l'éloquence ou par la mise en récit, par l'anecdote, par les discours prêtés aux hommes du passé, par la forme du « tableau », par l'approche essayiste… La période qui a vu l'émergence et l'institutionnalisation des sciences humaines a pu accentuer chez les historiens l'exigence de se détacher de ces origines « littéraires », l'illusion d'instituer un rapport purement instrumental à la langue, celle-ci ne devant servir qu'à exposer le plus objectivement possible des recherches dont les résultats provenaient d'approches statistiques, économiques, archéologiques, matériaux premiers qui contournaient le document linguistique pour accéder à la connaissance du passé. En se dotant d'une « méthode », en se rapprochant d'une science, l'histoire a élaboré ses propres concepts, les a réfléchis de diverses manières, notamment dans des dictionnaires du lexique historien. Elle a construit une langue spécialisée qui est, avec ses codes propres (par exemple sur l'usage des temps, sur l'évitement de la première personne), l'un des critères de sa scientificité et qui départage le discours savant de l'histoire des amateurs, ou de la petite histoire[4]. L'on sait bien cependant que le rejet positiviste du « microbe littéraire » – l'historien devant « toujours bien écrire et ne jamais s'endimancher[5] » (Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos) – n'a jamais conduit les plus marquants d'entre eux à renoncer à « écrire ». Que l'on songe à Georges Duby, qui sera bientôt édité dans la Pléiade, ou encore au style si particulier d'un Alphonse Dupront. Jacques Rancière n'a-t-il pas, dans *Les Noms de l'histoire*, magistralement montré comment la fin de *La Méditerranée* de Braudel répondait à un effet de composition significatif, ramenant dans le cabinet de Philippe II et faisant se correspondre symboliquement la fin de la prépondérance méditerranéenne et celle du souverain espagnol[6] ? L'Académie française, dont la mission est de dire le bon usage, et donc en partie de faire la langue, accueille régulièrement des historiens, signe que faire œuvre d'histoire implique, davantage encore que la maîtrise correcte du français, celle des capacités expressives et heuristiques de la langue. Il existe, indéniablement, des styles d'historiens, qui correspondent à des projets scientifiques et les traduisent en partie.

Depuis les années 1960, et d'une façon sans doute plus marquée dans les dernières décennies, on a vu ressurgir les interrogations sur la dimension littéraire de l'histoire. Les discussions ont pu porter sur sa vocation narrative, sur la part de la mise en récit dans les opérations de véridiction de l'historien[7]. Ainsi, les récents débats autour de *Laëtitia ou la Fin des hommes* d'Ivan Jablonka[8] ont prolongé le questionnement au long cours sur le rapport entre organisation linguistique des textes et régime de vérité de l'histoire, après les travaux de Paul Ricœur sur le récit[9] et ceux de Paul Veyne présentant l'histoire comme « roman vrai », reposant sur la « manière qu'a le récit de s'organiser en une intrigue compréhensible[10] ».

Bien en amont du renouveau de l'histoire à la période romantique, mouvement qui a engagé une intense réflexion sur la langue, son historicité, l'adéquation des concepts modernes pour décrire les réalités du passé, l'historien a conscience que son métier le fait circuler entre des langues et des manières de dire différentes de la sienne. Il est alors conduit à se demander, qu'il ait vécu au début du XIXe siècle, comme Barante, ou à l'époque médiévale, quelle doit être la langue de l'historien, son style adéquat.

Comment se faire, par le biais de son écriture, le passeur entre la langue et l'univers mental des hommes du passé et ceux de ses lecteurs (voir ci-après Catherine Croizy-Naquet) ?

Outre cette question de la part du littéraire en histoire (et inversement[11]), les interrogations au sujet de la langue ont permis d'introduire plus largement une forme de réflexivité des historiens sur l'historicité de leur propre langue et sur celle des concepts qu'ils mobilisent. Une « archéologie critique de la langue » a ainsi conduit à « dénaturaliser et historiciser les usages lexicaux » des historiens[12] (et Olivier Christin revient dans ce dossier sur la « forme dictionnaire » de ces travaux). Les approches, entre autres, de John Pocock, ou de Reinhart Koselleck avec l'entreprise des *Geschichtliche Grundbegriffe*[13], ont invité à réfléchir aux circulations des mots des historiens. Entre les langues, à travers des opérations de traduction. Quelles sont les conséquences, par exemple, d'un recours grandissant à la *lingua franca* anglaise comme langage « nécessaire » et normalisé de la communication scientifique internationale (sujet qu'abordent ici Franziska Humphreys et Anne Madelain) ? Mais aussi entre les disciplines : comment l'histoire, souvent décrite comme une science prédatrice des concepts des autres sciences humaines et sociales (anthropologie, sociologie…), a-t-elle pu effectivement en ré-acclimater certains, les incorporer, en en transformant nécessairement le sens ? L'entretien avec Jean-Paul Demoule que l'on trouvera dans le dossier revient par exemple sur l'utilisation, plus ou moins critique, par les préhistoriens de l'hypothèse indo-européenne élaborée par les linguistes du XIXe siècle.

*
* *

Par ailleurs, hors de toute conception « textualiste » du passé, et en partant donc du constat de son existence en propre, en dehors des discours, le discursif a néanmoins été perçu non comme la totalité du social, mais comme l'un de ses éléments constitutifs. Les historiens ont ainsi mis au centre de leurs enquêtes la langue des sources et des acteurs historiques à travers des travaux aux enjeux différents, attentifs tantôt à la « représentation scripturaire du monde social », selon la formule de Christian Jouhaud[14], tantôt à l'analyse des discours en prise avec les contextes[15], à une « histoire linguistique des usages conceptuels » (comme on le verra dans l'entretien avec Jacques Guilhaumou), ou à la part d'oralité perceptible dans les sources écrites (dont traite Éva Guillorel).

Le romantisme, qui voyait dans la langue l'expression privilégiée du génie des peuples, incitait déjà les historiens du XIXe siècle à rechercher en elle la vision du monde, les idéaux, les mœurs, les croyances des hommes du passé (approche mise en lumière par l'article de Xavier Bourdenet). Ils s'y trouvaient encouragés par des linguistes contemporains, tel Wilhelm von Humboldt considérant, avec le concept de *Weltansicht*, que chaque langue est le lieu de l'établissement d'un point de vue particulier sur le monde, à déconstruire[16]. Comment les langues constituent-elles alors un élément majeur des identités, labiles, toujours multiples et jamais figées, des acteurs sociaux ? Quels sont les effets, par exemple, de la fragmentation de l'espace linguistique

européen en une Babel de vernaculaires, progressivement élaborés et recomposés, sur le temps long, du Moyen Âge à la Première Guerre mondiale ? En quoi les XVe-XVIe siècles constituent-ils un temps fort de cette évolution, au moment de la formulation, en Italie, de la « *questione della lingua* », par Pietro Bembo en 1525 (illustrée ici par la traduction par Florence Bistagne d'un extrait de la *Prose della volgar lingua*) ou par Sperone Speroni en 1542[17] ? Quel est le devenir dans ces espaces polyglottes des *lingua franca*, notamment du latin (question à laquelle s'intéresse ici Benoît Grévin) ? Comment surtout, plutôt que de s'exclure l'une l'autre, les langues en viennent-elles à se superposer, à coexister, à produire des phénomènes de diglossie ou de plurilinguisme, offrant la possibilité aux acteurs de faire varier leurs comportements linguistiques en fonction des contextes (comme le montrent les articles de Florence Bistagne et de Florent Coste) ? La langue, y compris au singulier, est toujours un palimpseste où sont venus sédimenter des états antérieurs de celle-ci, d'autres idiomes avec lesquels elle a échangé ou échange encore, un « entre » les langues – Catherine Coquio y voit le cœur de l'œuvre cinématographique de Nurith Aviv.

*
* *

Certains événements, bien que de nature très différente, paraissent explicitement « linguistiques », moments paroxystiques de (tentatives de) modification de la langue, à la portée souvent idéologique, ayant pour but de dire autrement le monde. Il en va ainsi des Réformes et de leur « vernacularisation » des Écritures modifiant le rapport des fidèles au texte sacré[18] ; mais aussi de la « révolution linguistique » turque (la latinisation à marche forcée menée par Mustafa Kemal Atatürk[19]) ; ou encore de la « politique linguistique » de la Révolution française à l'égard des « patois[20] », l'histoire de cette période étant un « laboratoire fondamental de la réflexion historienne et philosophique sur la place du langage » sur lequel Sophie Wahnich revient ici.

Mais, au-delà, il s'agit aussi d'envisager tous les effets, y compris à bas bruit, du choix de telle langue ou tel langage par les acteurs dans leurs interactions quotidiennes, et les traces et documents qu'elles laissent. Il faut prendre en compte la façon dont les langues, y compris inventées, permettent de bâtir des collectifs (c'est ici le propos de Fabien Simon à partir du cas d'un inventeur de langue du XVIIe siècle), des communautés[21] : communautés nationales « imaginées » telles que les a décrites Benedict Anderson, soudées par leur recours à une « langue d'imprimerie » commune (*national print-language*) au XIXe siècle[22] ; mais aussi des collectifs beaucoup plus marginaux – d'un point de vue endogène ou exogène – comme les locuteurs du *Rotwelsch* du monde germanique[23] ou ceux du *cant*, argot des gueux anglais. Ces langues « secrètes » délimitent les pourtours de leur territoire par la sélection de leurs locuteurs ; une langue peut ainsi « fourcher, bifurquer », pour devenir au XVe siècle le jargon des coquillars bourguignons, une compagnie de bandits unifiée par un idiome secret partagé[24].

*
* *

Une histoire sociale et culturelle des langues a ainsi permis aux historiens de faire du langage un terrain d'investigation. Elle s'intéresse au pluriel des langues, en termes de conditions sociales de production comme de réception (ce que développe ici Wu Huiyi à travers l'exemple de la mission en Chine au XVII^e siècle) : il s'agit d'envisager la manière dont les acteurs mobilisent les langues en fonction de leurs ressources langagières propres, de leur capital linguistique, inégalement distribué dans telle ou telle société[25]. Ce capital est activé dans des contextes sociaux précis, en fonction d'habitus linguistiques incorporés, comme état reçu et réinterprété d'une langue officielle, codifiée, dont les contours sont sans cesse redéfinis, négociés, individuellement et collectivement (ainsi que le montre Paul Cohen à partir du concept de « gouvernementalité linguistique ») : « Les êtres parlants ne parlent jamais *le* langage, ils parlent *des* langues[26]. » C'est aux jeux et enjeux – littéraires, religieux, politiques… – de cette maîtrise des langues que ce numéro est consacré.

Notes

1 Richard Rorty (dir.), *The Linguistic Turn. Recent Essays in Philosophical Method*, Chicago/Londres, University of Chicago Press, 1968 ; Hayden V. White, *Metahistory. The Historical Imagination in 19th Century Europe*, Baltimore/Londres, Johns Hopkins University Press, 1973 ; Keith Michael Baker, *Inventing the French Revolution. Essays on French Political Culture in the Eighteenth Century*, Cambridge University Press, 1990 (*Au tribunal de l'opinion. Essais sur l'imaginaire politique au XVIII^e siècle*, trad. de l'anglais par Louis Évrard, Payot, 1993).

2 Christian Delacroix, « Linguistic Turn », dans Christian Delacroix *et. al.* (dir.), *Historiographies. Concepts et débats*, Gallimard, 2010, p. 476-490, p. 478.

3 Roland Barthes, « Le discours de l'histoire » [1967], dans *Œuvres complètes*, t. 2, *1966-1973*, édit. Éric Marty, Seuil, 1994, p. 417-427, p. 425.

4 Sur ce thème : « La petite histoire », dossier coordonné par Catherine Croizy-Naquet et Alain Delissen, *Écrire l'histoire. Histoire, littérature, esthétique*, n° 17, 2017.

5 Charles-Victor Langlois, Charles Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris, Hachette, 1898, p. 252.

6 Jacques Rancière, *Les Noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Seuil, 1992.

7 Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Seuil, 2014.

8 Id., *Laëtitia ou la Fin des hommes*, Seuil, 2016 ; et, en réaction, par exemple : Léonore Le Caisne, « *Laëtitia* ou la fin de l'enquête scientifique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 64, n° 1, 2017, p. 175-185, DOI : 10.3917/rhmc.641.0175 ; ou Monica Martinat, « Historiens et littérature, romanciers et histoire : autour de quelques livres récents », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 65, n° 2, *L'Écriture de l'histoire : sciences sociales et récit*, 2018, p. 30-46, DOI : 10.3917/rhmc.652.0030.

9 Paul Ricœur, *Temps et Récit*, Seuil, 1983-1985, 3 vol.

10 Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, augmenté de *Foucault révolutionne l'histoire*, Seuil, 1978, p. 10, 67.

11 Sur la performativité de la littérature, son inscription dans le monde social, sa nécessaire recontextualisation et donc les échanges entre littératures et sciences sociales : Florent Coste, *Explore. Investigations littéraires*, Questions théoriques, 2017. Voir également : Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Gallimard, 2016.

12 Olivier Christin, « Introduction », dans *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, Métailié, 2010, p. 16.

13 John G. A. Pocock, compte rendu du livre de Jack H. Hexter, *Reappraisals in History*, Londres, Longmans, 1961, dans *History and Theory*, vol. 3, n° 1, 1963, p. 121-135 ; Otto Brunner, Werner Conze, Reinhart Koselleck (dir.) *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, E. Klett/G. Cotta, 1972-1997, 8 vol. ; et Reinhart Koselleck, *L'Expérience de l'histoire*, édit. par Michael Werner, trad. de l'allemand par Alexandre Escudier, Gallimard, 1997.

14 Christian Delacroix, *art. cit.*, p. 489 ; et, entre autres : Christian Jouhaud, « Présentation » du dossier « Littérature et histoire », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 49, n° 2, 1994, p. 271-276.

15 Régine Robin, *Histoire et Linguistique*, A. Colin, 1973 ; ou Jacques Guilhaumou, Denise Maldidier, Régine Robin, *Discours et Archive. Expérimentations en analyse du discours*, Liège, Mardaga, 1994.

16 Jürgen Trabant, *Weltansichten. Wilhelm von Humboldts Sprachprojekt*, Munich, C. H. Beck, 2012.

17 Sperone Speroni, *Dialogue des langues*, édit. par Mario Pozzi, trad. par Gérard Genot et Paul Larivaille, éd. bilingue, Les Belles Lettres, 2001.

18 Olivier Christin, Yves Krumenacker (dir.), *Les Protestants à l'époque moderne. Une approche anthropologique*, PUR, 2017, 4e partie : « Langues, langage, dispositifs rhétoriques ».

19 Emmanuel Szurek, « Le linguiste et le politique. La *Türk Dil Kurum* et le champ du pouvoir à l'époque du parti unique », dans Marc Aymes, Benjamin Gourisse, Élise Massicard (dir.), *L'Art de l'État en Turquie. Arrangements de l'action publique de la fin de l'Empire ottoman à nos jours*, Karthala, 2014, p. 75-102.

20 Michel de Certeau, Dominique Julia, Jacques Revel, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire*, Gallimard, 1975.

21 Peter Burke, *Languages and Communities in Early Modern Europe*, Cambridge University Press, 2004.

22 Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1991 (*L'Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, La Découverte, 1996).

23 L'humaniste Conrad Gessner donne en 1555 une liste de son vocabulaire : Conrad Gessner, *Mithridate (1555)*, introd., texte latin, trad. française, annotations et index par Bernard Colombat et Manfred Peters, Genève, Droz, 2009, fos 71v-77v.

24 Daniel Heller-Roazen, *Langues obscures. L'art des voleurs et des poètes*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Françoise Chemla et Paul Chemla, Seuil, 2017, p. 18 et chap. 2 : « Les Coquillars », p. 19-31.

25 Pierre Bourdieu, *Langage et Pouvoir symbolique*, préface de John B. Thompson, Seuil, 2001 (édition revue et corrigée par l'auteur de *Ce que parler veut dire*, A. Fayard, 1982).

26 Daniel Heller-Roazen, *op. cit.*, p. 9.